

**CRITIQUE, opéra. MONACO,
Salle Garnier, le 30 octobre
2024. PUCCINI : La Rondine.
P. Yende, D. Breiwick, C.
Castronovo, J. F. Gatell...
Giacomo Sagripanti
(direction).**

Domage que l'Opéra de Monte-Carlo ait fait l'économie d'une mise en scène pour la reprise historique de *La Rondine* de Giacomo Puccini, petit chef d'œuvre qui fut créé sur cette même scène... il y a un siècle ! La version de concert qu'on y a entendue fut cependant fort belle. S'il y a une chose que les « pucciniens, puccinistes, puccinophiles et puccinivores » attendaient de l'Opéra de Monte-Carlo cette année, c'est qu'il remonte *La Rondine* sur cette scène où l'ouvrage fut créé en 1917. Or les « pucciniens, puccinistes, puccinophiles et puccinivores » n'ont eu droit qu'à une version de concert. Regrettable ! La version de concert fut au demeurant séduisante, avec notamment la voix de velours de Pretty Yende.



Crédit photographique © Marco Borrelli

Petit rappel historique : en 1913, Puccini reçoit la commande d'un théâtre de Vienne d'un nouvel ouvrage au caractère plus léger que ses opéras précédents. L'idée le séduit. L'histoire sera celle de « *L'Hirondelle* » (« ***La Rondine*** » en italien), femme évoluant dans la haute société qui tombe amoureuse d'un pauvre étudiant et part avec lui sur la Côte d'Azur. La guerre éclatant, plus question de créer l'oeuvre à Vienne ! Monaco, qui est un pays neutre, peut l'accueillir. Et, tandis que le canon tonne en Europe, que la France s'effondre à Verdun et que le ministre de la guerre Lyautey vient de démissionner, la création de l'ouvrage a lieu triomphalement à Monaco le 27 mars 1917, lors d'une soirée de gala à laquelle assiste le prince Albert 1er – et où l'on joue pour commencer les hymnes nationaux français, italien et monégasque...

Cent sept ans après, alors que la situation internationale est quand même moins tragique, la **Salle Garnier** s'est à nouveau laissée emporter par la volupté de la musique puccinienne.

Tout Puccini est là, dans ce petit chef d'œuvre : la tournure mélodique, les harmonies, la sensualité ! La soirée est dominée par la belle voix de **Pretty Yende**. La musicalité de cette *pretty woman* de la scène lyrique internationale nous a séduit. Et la beauté de son sourire ne fait qu'ajouter au charme de sa voix. Les duos qu'elle chante avec l'éclatant ténor **Charles Castronovo** (dont on connaît depuis longtemps les qualités) font frémir. A leurs côtés, un très bon Prunier (le personnage de poète dans l'histoire...) interprété ici par le ténor **Juan Francisco Gatell** mais une Lisette à la voix bien pâle (**Deanna Breiwick**). Dans une distribution où le riche Rambaldo est bien délivré par **Roberto de Candia**, on remarque également le pétillant trio de jeunes femmes du monde constitué par **Marta Pluda, Alexandrina Mihaylova, Valentina Coro**.

Les **Chœurs** sont bien ceux de **l'Opéra de Monte-Carlo**, mais l'**Orchestre** venait lui du **Teatro Carlo Felice de Gênes**. On le sent rompu à la discipline lyrique, et c'est bien normal. Tout ce petit monde est dirigé aussi efficacement qu'élégamment par le chef italien **Giacomo Sagripanti**. Et c'est ainsi que cette *Rondine* tourna rond !

CRITIQUE, opéra. Monaco, Salle Garnier, le 31 octobre 2024.
PUCCINI : La Rondine. P. Yende, D. Breiwick, C. Castronovo, J. F. Gatell... Giacomo Sagripanti (direction). Crédit photographique © Marco Borrelli.

VIDÉO : Angela Gheorghiu chante l'air « *Che il bel sogno* » tirée de « *La Rondine* » de Puccini

**CRITIQUE, opéra. MILAN,
Teatro alla Scala, le 4 avril
2024. PUCCINI : La Rondine.
M. A. Sicilia, M. Lippi, P.
Spagnoli... Irina Brook /
Riccardo Chailly.**

Avant une *Turandot* en juin prochain, le **Teatro alla Scala** de Milan célèbre le centenaire de la disparition de **Giacomo Puccini** avec le moins aimé des chefs-d'œuvre du compositeur toscan. Une réussite presque totale sur le plan vocal, à peine entachée par une direction roborative mais manquant de nuances, et une mise en scène sans grande envergure, mais visuellement splendide.

***La rondine* a fait le printemps**



Ce n'est que la troisième fois que *La Rondine* est présentée dans le temple de l'art lyrique milanais, après une production en 1940 dirigée par Gino Marinuzzi, celui-là même qui créa l'œuvre à Monte-Carlo le 27 mars 1917, et en 1994 sous la direction de Gianandrea Gavazzeni, avec la mémorable lecture de Nicolas Joël ([que nous avons vue à Toulouse en 2017](#)). Cette nouvelle production a le mérite de dépasser le dilemme du genre (opérette ou opéra comique) : **Irina Brook** a opté pour une mise en scène naïve et désinvolte, presque de carte postale, avec les décors de **Patrick Kinmonth** qui évoquent les splendeurs du *music hall* (des guirlandes de lampions servent ainsi d'écrin à des *boys* chamarrés et des jeunes filles en fleur aux chapeaux gigantesques). La metteuse en scène a même un double avec le personnage de la chorégraphe Anna – personnage imaginaire et metteuse en scène d'opéra débutante – qui donne des indications gestuelles aux interprètes, dans une mise en abîme théâtrale plutôt efficace, mission interrompue

au deuxième acte, quand le cabaret Bullier, grouillant de figurants, se transforme en véritable cauchemar, tandis que le troisième acte, qui montre une plage et une mer délicieusement rétro, laisse entrevoir la scène des actes précédents dépouillée, avec pour seule indication « exit », mettant ainsi fin symboliquement à l'illusion sentimentale des protagonistes. Le désordre initial est rétabli, les conventions sociales sont préservées.

La distribution réunie pour cette production a tenu en partie ses promesses, y compris pour les rôles secondaires. Dans le rôle-titre, **Mariangela Sicilia** campe une Magda impeccable vocalement et scéniquement, jouant avec brio l'ambiguïté du personnage. Son air fameux, « *Chi il bel sogno di Doretta* » est interprété avec passion, et une grâce infinie, tandis que dans son deuxième air (« *Ore dolci e divine* »), elle impressionne par ses magnifiques notes filés. **Rosalia Cid** est une Lisette pleine d'autorité, au timbre richement sonore et superbement projeté, et à la présence scénique qui rappelle les actrices américaines des années Cinquante. Les rôles masculins sont un léger cran en dessous : si **Giovanni Sala** joue à fond la désinvolture ridicule du personnage de Prunier, son jeu est quelque peu excessif, et s'il fait preuve d'une belle aisance dans les aigus, on l'entend moins dans les graves, ce qui a pour effet de minimiser ses réels talents d'acteur ; à l'inverse, **Matteo Lippi** est vocalement parfait dans le rôle de Ruggero, mais semble scéniquement gauche et d'une raideur dommageable ; à sa décharge, le personnage est-il est vrai sans grande consistance. Le vétéran **Pietro Spagnoli** incarne avec dignité et noblesse un Rambaldo de belle tenue, d'autant que son personnage intervient essentiellement dans un *recitar declamando* qui requiert une parfaite diction. Les autres interprètes, amies et amis de Magda, ne démeritent guère, par leur abattage scénique et une idoine caractérisation vocale, notamment **Aleksandrina Mihaylova** (Yvette), **Martina Russomanno** (Bianca), **Andrea Niño** (Suzy), **Renis Hyka** (Adolfo), **William**

Allione(Périchaud), **Pierluigi D'Aloia** (Gobin), **Wonjun Jo** (Crebillon).

En fosse, **Riccardo Chailly** défend avec passion cette partition qui compte parmi les plus raffinées du compositeur (avec *La fanciulla del West*) : les nombreux *tempi* de valse, de *fox-trot*, de polka ou encore de tango, sont on ne peut plus délectables, mais sa direction appuie, non sans quelque effet positif, les parties les plus emphatiques et tonitruantes de l'œuvre, en étant toutefois moins convaincant, car moins impliqué, dans les parties plus chambristes et dans les passages plus « suspendus » qui eussent exigés un peu plus de légèreté. Au final, une production vocalement passionnante, surtout pour le rôle principal, une direction en demi-teintes et une mise en scène très personnelle mais qui fonctionne plutôt bien. Ne boudons pas notre plaisir : on ne peut qu'encourager les théâtres à sortir des sentiers battus et à reprogrammer plus souvent cette œuvre hybride, singulière et très attachante.

CRITIQUE, opéra. MILAN, Teatro alla Scala, le 4 avril 2024.
PUCCINI : La Rondine. Mariangela Sicilia (Magda), Rosalia Cid (Lisette), Matteo Lippi (Ruggero), Giovanni Sala (Prunier), Pietro Spagnoli (Rambaldo), William Allione (Périchaud), Pierluigi D'Aloia (Gobin), Wonjun Jo (Crebillon), Aleksandrina Mihaylova (Yvette), Martina Russomanno (Bianca), Andrea Niño (Suzy), Renis Hyka (Adolfo), Cristina Injeong Hwang (Georgette), Serena Pasquini (Gabriella), Silvia Spruzzola (Lolette), Luca Di Gioia (Un jeune homme), Giordano Rossini (Rabonnier), Andrea Semeraro (Un étudiant), Giuseppe Capoferri (Un majordome), Michele Mauro (Voix hors scène), Sarah Park, Vittoria Vimercati, Alessandra Fratelli (Trois jeunes filles), Irina Brook (mise en scène), Patrick Kinmonth (décors et costumes), Marco Filibeck (lumières), Orchestre et chœur du

théâtre de la Scala, Riccardo Chailly (Direction). [Photos \(c\) Crédit Brescia Amisano / Teatro alla Scala.](#)



**Compte rendu Opéra. Toulouse.
Théâtre du Capitole, le 24
novembre 2017. Puccini : La
Rondine. Nicolas Joël / Paolo**

Arrivabeni.

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 24 novembre 2017. Giacomo Puccini : La Rondine. Nicolas Joël : mise en scène. Direction : Paolo Arrivabeni. Faire de la simplicité et du banal un chef d'oeuvre. Voilà ce qui résumerait cet opéra trop peu connu. Puccini se révèle bien davantage encore dans cette partition que dans nulle autre et le personnage de Prunier, le poète, pourrait bien être sa voix. Ce personnage bien loin d'être secondaire est celui qui se promène désabusé entre rêve et réalité, celui qui permettra à Magda de quitter les vertiges de l'amour pour vivre avec cette terrible perte et non pas mourir d'amour comme tous ses autres personnages pucciniens.

La mélancolie de la partition dans le dernier acte accompagne admirablement ce chemin. Mais avant d'en arriver là que de beautés, de subtilités et de conversations mondaines en musique. A la manière du Chevalier à la Rose de Richard Strauss qu'il admirait tant, et en se souvenant des musiques modernes qui intègrent riche harmonie, rythmes complexes et subtilité de texture, Puccini compose sa plus belle et riche partition pour l'orchestre. Ce soir au Capitole, la direction magistrale de Paolo Arrivabeni galvanise un orchestre survolté. Le panache de l'ouverture comme le grand concertato chez Bullier, la délicatesse des chants de violoncelle, la subtilité de texture et le rubato des danses entremêlées de la valse au fox-trott, tout coule et fait le délice du spectateur. Avec un tel monde créé sous leurs pas, les chanteurs sont admirablement soutenus, jamais aucun forte ne venant les couvrir. Il faut dire qu'à nouveau la distribution réunie au Capitole est un sans faute.

Et pourtant le souvenir de la distribution de 2002 et les versions enregistrées récentes nous rendent très exigeants. La Magda d'Ekaterina Bakanova est délicieuse. Scéniquement l'actrice est habile. La voix a la souplesse requise, capable de susurrer comme de chanter les larges phrases dignes de

Butterfly. Le timbre très homogène se déploie sans effort sur toute la tessiture. Elle colore et nuance sa voix à l'envie. Ce rôle très exigeant lui convient admirablement et son incarnation est inoubliable. Son Ruggero bénéficie de la voix puissante de Dmytro Popov. Le medium et le grave sont étrangement barytonnant mais la quinte aiguë est lumineuse et la jeunesse du timbre luit.

**Elégance, finesse et
mélancolie. Il y a tout
Puccini dans la Rondine du
Capitole**



Prunier loin d'être donné à un ténor de caractère a la voix large et souple de Marius Brenciu. Tout au long de l'ouvrage il avance avec une élégance tant scénique que vocale dans son dédale d'aspirations revues à la baisse sous le coup de la réalité. Il est mélancolique et désabusé mais toujours d'une suprême élégance. La Lisette d'Elena Galitskaya est une composition parfaitement réussie. Ce personnage à tempérament qui n'a pas les moyens de s'exprimer et doit rester servante est aussi irritant qu'émouvant. La voix est agréable avec une pointe acidulée très en situation. Très présente dans les ensembles cette voix puissante est capable de bien davantage. Le couple avec Prunier fonctionne bien scéniquement et vocalement. N'oublions pas que Puccini leur réserve de très belles phrases et de beaux duos. C'est toute la richesse de cet opéra. Les premiers rôles n'écrasent pas les autres. Le riche protecteur désabusé a la voix large de Gezim Myshketa.

Son Rambaldo a de la classe lors du départ de Magda et l'on devine que son affection est sincère et au final assez respectueuse du tempérament de Magda ; Hironnelle qui revient toujours après ses escapades. Nous espérons qu'il saura l'accueillir après son voyage au pays de l'amour. Tous les autres rôles sont épatants, très vivants et tout en situation avec éclat vocal et présence scénique pleine d'esprit.

Les Chœurs du Capitole sont absolument superbes : vivants scéniquement et puissants vocalement. Les sensuelles lumières de Vinicio Cheli, les costumes de Franca Squarciapino et les décors d'Ezio Frigerio sont d'une beauté toujours renouvelée. Le luxe doré enferme et jamais l'horizon n'apparaît. Mais tout cette harmonie des années folles envoûte toujours autant le regard.

La mise en scène de Nicolas Joël est certainement sa plus vivante et elle suit admirablement la partition. Cette production de 2002 n'a pas pris une ride et a émerveillé le public grâce à une distribution impeccable, un orchestre et un chef au sommet ! Puccini en aurait été fier lui qui aimait tant cette partition.

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 24 novembre 2017. Giacomo Puccini (1858-1924) : La Rondine, Comédie lyrique en trois actes ; Livret de Giuseppe Adami d'après Alfred Maria Willner et Heinz Reichert ; Création le 27 mars 1917 à l'Opéra de Monte-Carlo ; Coproduction avec le

Royal Opera House – Covent Garden de Londres (2002) ; Nicolas Joël : mise en scène ; Stephen Barlow : réalisation mise en scène ; Ezio Frigerio : décors ; Franca Squarciapino : costumes ; Vinicio Cheli : lumières. Avec : Ekaterina Bakanova, Magda ; Dmytro Popov, Ruggero ; Elena Galitskaya, Lisette ; Marius Brenciu, Prunier ; Gezim Myshketa, Rambaldo ; Benjamin Mayenobe, Périchaud ; Vincent Ordonneau, Gobin ; Yuri Kissin, Crébillon ; Norma Nahoum, Ivette ; Aurélie Ligerot, Bianca ; Orchestre national du Capitole ; Chœur du Capitole, Alfonso Caiani direction ; Direction musicale : Paolo Arrivabeni. Photo : © photos P.Nin.